

18 033

LES EXPÉDITIONS
DES SCANDINAVES
EN AMÉRIQUE
DEVANT LA CRITIQUE

UN NOUVEAU FAUX DOCUMENT

PAR

M. HENRY VIGNAUD

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ

Extrait du *Journal de la Société des Américanistes de Paris*.

Nouvelle série, tome VII, 1910.

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

61, RUE DE BUFFON, 61

1911

Librairie Orientale & Américaine



Livres Anciens & Modernes

Histoire, Géographie, Voyages,
Linguistique, Ethnographie,
Archéologie, etc.
de l'Europe, l'Asie, l'Afrique,
l'Amérique, l'Océanie.

LES EXPÉDITIONS
DES SCANDINAVES
EN AMÉRIQUE

DEVANT LA CRITIQUE

UN NOUVEAU FAUX DOCUMENT

PAR

M. HENRY VIGNAUD

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ

Extrait du *Journal de la Société des Américanistes de Paris*.

Nouvelle série, tome VII, 1910,

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

61, RUE DE BUFFON, 61

1910

hist. géogr. est.

CBGiOŚ, ul. Twarda 51/55
tel. 22 69-78-773



Wa5168102

LES EXPÉDITIONS
DES SCANDINAVES
EN AMÉRIQUE
DURANT LA FIN DU
XVIII^e SIÈCLE
EN NOUVEAU PAYS DE LA LOUISE

M. HENRI VIGNARD
Auteur de la notice



18.033

AT BUREAU DE LA SOCIÉTÉ
11, rue de Valenciennes

1849

NH- 68778 N- 4856971/ITMK

LES EXPÉDITIONS DES SCANDINAVES EN AMÉRIQUE DEVANT LA CRITIQUE

UN NOUVEAU FAUX DOCUMENT

PAR M. HENRY VIGNAUD

Président de la Société.

A l'occasion de la présentation à une Société historique américaine d'une pierre portant une inscription runique qu'on assure être très ancienne, il a été récemment beaucoup question des voyages des Scandinaves au Nouveau Monde avant l'époque Colombienne, et on a dit à ce sujet bien des choses qui sont loin d'être établies. Il n'est donc pas inutile de préciser ce que nous savons de ces voyages, de montrer comment nous le savons et de voir ce que vaut le document autour duquel on a fait tant de bruit.

I

LES SOURCES ORIGINALES D'INFORMATION

Nos sources d'information sur les navigations des Scandinaves que l'on croit avoir été dirigées vers l'Amérique nous viennent d'anciennes Sagas et chroniques islandaises qui, depuis un demi-siècle environ, ont fait l'objet de nombreuses études critiques.

Les Sagas, comme on le sait, sont des récits en prose ayant pour sujet la vie et les gestes mémorables d'un roi, ou d'une famille d'un chef célèbre. Les Scaldes ou Bardes les composaient, et, comme les Aèdes grecs, ils les conservaient par la mémoire et les récitaient aux foyers de ceux qui leur donnaient l'hospitalité. Beaucoup de ces Sagas sont perdues ; mais il en reste néanmoins un grand nombre. On suppose que les plus anciennes remontent au VIII^e et au IX^e siècle. Quand on entreprit de les fixer par l'écriture, vers le XIII^e environ, on les transcrivit sur des peaux ; malheureusement, aucune de ces premières transcriptions n'a échappé à

la destruction. Les plus anciennes copies que nous en ayons ne sont pas antérieures au XIV^e siècle, ce qui fait déjà, il est vrai, un âge fort respectable. Bien qu'elles soient remplies de fables et de faits invraisemblables ou singulièrement exagérés, ce sont des documents d'une grande valeur, dont la critique a pu tirer des indications historiques précieuses. Elles sont écrites en islandais avec des caractères latins.

Les Sagas qui rapportent l'histoire des plus anciennes navigations des Scandinaves sont celles d'*Eric le Rouge*, le colonisateur du Grönland, dont le fils, Leif, découvrit la terre appelée le *Vineland*, et celle de *Thorfinn Karlsefni*, qui, étant entré dans la famille de Leif, continua ses découvertes. Ces deux Sagas, et d'autres aussi, probablement, ayant le même sujet, nous sont connues par deux versions, différentes quant aux détails et aux noms des personnages, mais identiques quant au fond.

La première se trouve dans deux précieux manuscrits de la collection *Arne Magnussen* formant un recueil d'anciennes Sagas. L'un, qui porte le n^o 544, est appelé le *Hauk-Bok*, du nom de celui qui le copia ou le fit copier avant l'année 1334, date de sa mort; l'autre porte la cote A.M 557. Le premier de ces deux manuscrits est le plus beau; l'autre est défectueux sous quelques rapports; mais c'est le plus ancien des deux. Ils ne sont pas absolument identiques. Originellement il paraît que ces Sagas n'avaient pas de titre. Aujourd'hui on désigne celle du *Hauk-Bok* relative à notre sujet, comme étant la Saga de *Thorfinn Karlsefni*, celle du manuscrit 557 est appelée Saga d'*Eric le Rouge*.

La seconde version de ces voyages est transcrite dans le *Flatey-Bok*, qui est aussi un recueil d'anciennes Sagas formé également au XIV^e siècle. Elle rapporte à peu près les mêmes récits, mais ne les attribue pas toujours aux mêmes personnages. Il n'est plus possible aujourd'hui de dire quelle est celle de ces deux versions qu'il faut préférer, bien que des critiques autorisés, comme Storm, Reeves et Fisher, donnent la priorité à celle du *Hauk-Bok* et du manuscrit 557. Cependant Vigfusson et Powell, qui sont aussi des maîtres en cette matière, tout en reconnaissant que la version du *Hauk-Bok* et celle du n^o 557 est d'une langue plus archaïque que celle du *Flatey-Bok*, regardent celle-ci comme la Saga de l'historien, c'est-à-dire comme celle qui donne une liste plus complète des voyages et un récit plus exact de la première découverte. En réalité, il n'y a pas de raisons pour accepter entièrement ou pour rejeter complètement le témoignage de l'une ou de l'autre de ces Sagas qui, se complètent mutuellement,

A ces deux documents, qui sont nos plus importantes et nos plus sûres sources d'information sur la matière, il faut ajouter plusieurs autres sagas, comme celles de *Kristni*, XII^e siècle, et *Eyrbyggja*, XIII^e siècle, où l'on trouve quelques indications de plus.

Les principales des anciennes chroniques rapportant ou mentionnant les aventures maritimes dont les traditions ont gardé le souvenir, sont l'*Islandinga-Bok* et le *Landnama-Bok*, attribués à Are Frode, et l'*Heimskringla* de Snorri Sturlason. Le premier est du XI^e siècle, le second du XIII^e.

Ne pouvant faire connaître ici toutes les sources bibliographiques se rapportant au sujet, nous nous bornons à indiquer les ouvrages d'un caractère général où se trouvent, soit dans leurs textes originaux, soit accompagnées de traductions en langues usuelles, les documents ci-dessus mentionnés auxquels on se référera souvent.

Antiquitates Americanæ, sive scriptores septentrionales rerum antecolumbiarum in America. . . . Copenhague, 1837, in-fol. pp. XLIV-479. Pl. tables et cartes.

Publiée par la Société Royale des Antiquaires du Nord, sous la direction de C. C. RAFN, cette précieuse collection contient la plupart des documents ci-dessus mentionnés, en islandais, en latin et en danois, avec des notes et commentaires. Bien que Rafn eût un parti pris dans cette matière, sa collection est indispensable à l'étude des questions qui s'y rapportent.

REEVES. *The finding of Vineland the Good. The history of the Icelandic discovery of America.* Edited and translated from the earliest records by Arthur Middleton Reeves, with phototype plates of the velum mss. of the Sagas. London, Henry Froude, Oxford, 1890, 1 vol. 4^o pp. vi-205 et pl.

Ouvrage capital contenant la reproduction facsimilé des trois sagas manuscrites relatives à la découverte du Vineland et contrées voisines, avec une transcription ligne pour ligne et une traduction anglaise, plus un extrait des autres documents et de savantes notes.

BEAUVOIS. *Découvertes des Scandinaves en Amérique, du X^e au XIII^e siècle.*

Fragments de Sagas islandaises traduits pour la première fois par E. Beauvois, membre de la Société américaine et de la Société asiatique de Paris. Extrait n^o 3 de l'année 1859 de la *Revue Orientale et Américaine*. Paris, Challamel, 1859, in-8, pp. 77.

C'est la seule traduction que nous ayons en français des documents relatifs au Vineland publiés par Rafn. L'auteur les a commentés, expliqués et discutés dans nombre de petites monographies très érudites, auxquelles il manque un peu de ce scepticisme sans lequel il n'y a pas de critique historique.

VIGFUSSON ET POWELL. *Origines Islandicæ, a collection of the most important Sagas and other native writings relating to the settlement and early history of Iceland,* edited and translated by Gudbrand Vig-

fusson and F. York Powel. Oxford, Clarendon press, 1905, 2 vol. in-8 compacts.

Collection inestimable ; contient tous les documents relatifs à la découverte ainsi qu'à la colonisation de l'Islande, ainsi que ceux qui relatent les voyages au Vineland, dans leurs textes originaux, avec traduction anglaise et de savantes introductions et notes.

II

LES QUATRE VOYAGES AU VINELAND ET AUX RÉGIONS VOISINES

Rappelons maintenant, d'une manière sommaire, ce que disent ces anciens documents des voyages qui auraient eu pour résultat la première découverte de l'Amérique.

Le premier de ces voyages que rapportent les Sagas est celui de l'islandais Are Marson, qui partit d'Irlande vers 952 et qui aborda après six jours de navigation à une terre inconnue appelée tantôt *Huitramanaland*, tantôt Irlande la Grande, où il trouva des chrétiens de race blanche.

La seconde découverte est celle de Biarni Heruifson, qui, voulant aller d'Islande au Grönland, fut entraîné dans une autre direction et vit successivement trois terres dont l'une était caractérisée par des bancs de grosses pierres, l'autre par beaucoup d'arbres et la dernière par des glaciers.

La troisième expédition fut plus importante. Elle eut pour chef Leif, fils d'Eric le Rouge, le colonisateur du Grönland, qui, vers l'an 1000 ou 1002 alla à la recherche des terres que Biarni n'avait fait qu'apercevoir et qui les trouva. Il donna à la première le nom de *Helluland*, et à la seconde celui de *Markland*. La troisième, qui paraissait être la plus riche, fut appelée *Vineland*, parce qu'on assurait que la vigne y croissait naturellement. On aurait aussi constaté que le blé y poussait à l'état sauvage et que la température y était douce.

Cependant, Leif ne séjourna pas dans ce lieu charmant, où il se contenta de construire une maison, et retourna au Grönland. Mais un autre Islandais habitant le Grönland, Thorfine Karlsefni, qui avait épousé la veuve du frère de Leif, continua ses découvertes. Avec 160 hommes, des animaux, des marchandises et tout ce qu'il faut pour former un établissement permanent, il partit pour le Vineland dans les premières années du XI^e siècle, et y resta environ trois ans, au bout desquels il se découragea et rentra au Grönland. Il ne retourna plus au Vineland et son entreprise est la dernière qui fut organisée pour cette région, bien que les Sagas mentionnent encore le voyage d'une fille naturelle d'Eric le Rouge, nom-

mée Freydis, voyage qui n'eut aucune suite, et celui d'un évêque portant aussi le nom d'Eric qui serait allé en 1121 au Vineland, mais dont on n'entendit plus parler.

III

VALEUR HISTORIQUE DES SAGAS

Telles sont, ramenées à leurs traits essentiels, les expéditions des Scandinaves auxquelles la plupart des auteurs, sinon tous, donnent pour destination le Nouveau Monde. Avant de soumettre à un examen critique nécessaire les indications qu'on trouve à cet égard dans les Sagas, arrêtons-nous un instant sur l'authenticité de cette très curieuse et très intéressante source d'informations.

On peut dire que la critique a fait complètement la lumière sur ce point. Nous savons, à n'en pas douter, que les deux vieilles chroniques islandaises dont Are fut le premier rédacteur, ainsi que les Sagas qui les complètent, sont de très anciens récits constatant la filiation de certaines familles notables et rapportant les événements mémorables auxquels elles prirent part. Sous leur forme originale, les Sagas se transmettaient oralement dans les familles ou dans les régions qu'elles intéressaient plus particulièrement, et ce n'est qu'après être passées de bouche en bouche, pendant plusieurs générations, qu'elles furent fixées par l'écriture au XIII^e et au XIV^e siècle. Il est évident que dans cette longue transmission, par des interprètes différents et à des époques différentes, les Sagas ont dû perdre quelque chose de leur caractère original et s'altérer dans un sens ou un autre ; soit qu'elles aient subi des changements de la part de ceux qui les répétaient de vive voix, soit que leurs premiers copistes aient cédé au désir si naturel, et auquel on résiste si difficilement, de corriger ou d'arranger les textes que l'on veut faire connaître, nous ne pouvons croire que nous possédons ces anciens documents dans leur forme primitive. Nous n'avons même pas les manuscrits originaux de ces premières notations, dont il ne reste que des copies, très anciennes il est vrai, mais qui, comme toutes les copies, peuvent être plus ou moins infidèles ; de sorte que la tradition de la découverte du Vineland ne nous est parvenue que par un grand nombre d'intermédiaires.

Il faut dire, toutefois, que les Sagas ont cela de commun avec toutes les traditions que l'on trouve au seuil de l'histoire, qui ont d'abord été connues sous la forme orale. Ces traditions n'ont, certes, pas la valeur de témoignages contemporains, mais une très grande partie de ce que

nous savons des temps anciens est basée sur des récits qui ne datent pas de ces temps, et si nous devons les écarter pour cette raison, il faudrait effacer bien des chapitres du livre de l'histoire. On doit encore remarquer à ce propos que les Scandinaves de l'Islande et du Grönland vivaient en quelque sorte à l'abri des influences extérieures, qu'ils avaient une très grande admiration pour les actes héroïques de leurs ancêtres et qu'ils mettaient un soin tout particulier à enregistrer ces actes, non pas seulement avec une exactitude scrupuleuse, mais d'une manière minutieuse. Aussi, les Sagas historiques sont remplies de détails insignifiants et d'énumérations généalogiques qui montrent bien l'importance que leurs auteurs attachaient à la précision des faits. Il est donc vraisemblable que leur transmission orale et écrite dut se faire d'une manière plus sûre que celle des légendes poétiques et mythologiques de la Grèce qui ont subi tant de transformations et qui sont, cependant, une de nos importantes sources d'information pour l'histoire primitive des Hellènes.

En admettant, d'ailleurs, que ces altérations des anciennes Sagas aient été considérables, elles n'ont pu en changer le fond et, en ce qui concerne les navigations au Grönland et au Vineland, c'est le fond seul qui nous importe. A ce point de vue, on ne peut y relever aucun trait essentiel ayant un caractère suspect. Dans leur état actuel, elles sont incontestablement antérieures à l'ère colombienne et ne peuvent, par conséquent, avoir été arrangées après coup pour donner aux Scandinaves la priorité de la découverte du Nouveau-Monde. Elles ne contiennent, non plus, aucune trace d'interpolation moderne. Ce sont des relations naïves, naturelles et très simples. On n'y voit percer aucune intention de prouver ou d'établir quoi que ce soit, et les voyages au Vineland y sont racontés sans y mettre plus d'importance qu'aux autres événements qui y sont également rapportés. Enfin, leur véracité a été constatée sur nombre de points étrangers à ceux qui nous occupent ici. En résumé, on peut conclure que si, comme tous les documents de ce genre, les Sagas doivent être lues avec précaution, elles n'ont pas moins une certaine valeur historique, qui est peut-être plus grande que celle qu'on attribue à d'autres traditions anciennes recueillies de la même manière.

IV

ANCIENNE LOCALISATION DU VINELAND

De ce que les Sagas doivent être considérées comme étant, en général, des documents authentiques, il ne suit pas que tout ce qu'elles disent

soit digne de foi et que nous soyons en état de toujours exactement interpréter ce qu'elles ont voulu dire, et cela même dans les cas où il n'y a à soupçonner ni fraude ni altération des textes. Les indications qu'elles donnent, bien que simples et exemptes de toute exagération, sont vagues, obscures, incomplètes, de sorte que dans nombre de cas, on est fort embarrassé pour en préciser le sens, et c'est précisément ce qui arrive pour celles qui se rapportent aux terres nouvelles, découvertes par les Islandais. Nous voyons bien que ces découvertes eurent lieu, d'après les textes que nous possédons, dans une direction qui paraît être celle de l'Ouest et du Sud-Ouest, mais nous ne sommes pas certains que ces expressions avaient pour les Scandinaves le sens qu'elles ont pour nous. Les Sagas, qui ne donnent jamais les distances parcourues, parlent seulement du nombre de jours que les courses avaient duré ; mais nous ne savons pas ce que les rédacteurs de ces pièces entendaient par cette expression de jour ou de journée. Désignait-elle une période de 24 heures ou de 12 ? Les auteurs ne sont pas d'accord sur ce point.

Ces raisons et d'autres, comme l'uniformité des renseignements rapportés sur les régions découvertes, et comme l'incertitude qui règne sur le point d'où partirent les Découvreurs, font qu'il est bien difficile, sinon impossible, de déterminer exactement où se trouvent ces régions. Aussi, les a-t-on cherchées un peu partout.

Les plus anciens documents qui les mentionnent donnent sur leur situation des indications qui montrent qu'à l'origine on interprétait ce qu'en disent les traditions et les Sagas bien autrement qu'on ne le fait aujourd'hui. Ainsi, Adam de Brême, qui vivait au XI^e siècle et qui est le premier auteur où l'on trouve le nom de Vineland, écrit dans son *Histoire ecclésiastique*, terminée en 1070, que le roi de Danemark, Svend, lui apprit qu'on avait découvert dans l'Océan septentrional une île à laquelle on avait donné ce nom de Vineland, parce que la vigne y croissait spontanément. Il en était de même du blé. Cependant, au delà de cette île, ajoute cet historien, l'Océan était rempli de glaces et enveloppé de brouillards. Adam ne désigne pas expressément la partie de l'Océan dont il parle, mais ce qu'il en dit et le fait qu'il rappelle que d'après Marcien (d'Héraclée), la mer est entièrement congelée au delà de Tile, qui n'est autre que l'Islande, montre que pour le roi de Danemark, comme pour lui, le Vineland se trouvait dans la région arctique ¹.

1. ADAMI, *Gesta Hammaburgensis ecclesie pontificum*... Hanover, 1876, p. 187. Extrait, en latin, dans REEVES, p. 93, dans ROO, vol. II Doc. LV, p. 584. En anglais, dans *Original Narratives : The Northmen*, New-York, 1906 p. 67. En latin et en français, dans BEAUVOIS, *Découvertes*..., p. 75, 76.

Dans trois anciens manuscrits scandinaves, datant du XIII^e et du XIV^e siècle, et remontant, par conséquent, à l'époque où l'on mettait les Sagas par écrit, on trouve une indication géographique toute contraire à celle qui précède. Ces trois documents portent, en effet, que c'est au sud du Grönland que se trouvent le Helluland, le Markland, ainsi que le Vineland, et que cette dernière contrée est considérée comme faisant partie de l'Afrique ou comme y étant attachée¹.

Ainsi, bien avant la découverte du Nouveau Monde, quatre auteurs différents qui puisaient directement aux sources originales, alors plus nombreuses qu'aujourd'hui et dont l'intelligence devait leur être plus facile, regardaient le Vineland, l'un, comme étant relégué tout à fait au Nord, les trois autres, comme se trouvant dans le voisinage de l'Afrique dont il faisait peut-être partie. Les Scandinaves eux-mêmes n'étaient donc pas fixés, à cette époque reculée, si rapprochée de la découverte, sur la direction dans laquelle elle avait eu lieu ?

V

JUSQU'AU XVIII^e SIÈCLE ON NE PLACE PAS LE VINELAND EN AMÉRIQUE

Vers la même époque, on retrouve l'expression de l'idée que le Vineland ne devait pas être cherché au Sud-Ouest, dans la première carte gravée où figure cette contrée nouvelle : le planisphère du *Rudimentum noviciorum*, publié à Lubeck en 1475. Cette carte, dont Nordenskiöld a donné une reproduction réduite, montre le Vineland à peu près à la place où, sur une carte moderne, on trouverait la Finlande². Une autre carte, plus récente, mais qui est d'origine scandinave, est celle des régions du Nord, de l'Islandais Sigurd Stephanius, qui est datée de 1570. Cette carte curieuse, qu'on nous présente comme étant l'œuvre d'un homme instruit, qui en avait puisé tous les éléments dans des écrits de son pays, nous montre la côte orientale du Grönland remontant vers le Nord et s'inclinant à l'Est, tandis que la côte occidentale tourne directement vers le Sud jusqu'à la hauteur du parallèle des Iles Britanniques, où elle se termine par une péninsule pointant vers le Nord, qui formait le Vineland. Au-dessus se trouvent le Markland et Helluland. Une légende marquée B porte que la péninsule du Vineland est séparée de l'Amérique par un

1. Manuscrits n^{os} 736, 192 et 115 de la collection Arne MAGNUSSEN à Copenhague. Extraits dans RAFN, pp. 278-281, dans BEAUVOIS, *Découverte...*, pp. 72-74.

2. NORDENSKIÖLD, *Fac-simile Atlas*, Stockolm, 1889, gr. in-fol., carte n^o 3.

détroit ou fiord ¹. Ainsi, jusqu'au xvi^e siècle, les Scandinaves eux-mêmes ne plaçaient pas le Vineland en Amérique et croyaient que cette terre, ainsi que le Markland et Helluland, se trouvait sur une prolongation occidentale du Groënland.

Un siècle plus tard, nous trouvons l'expression d'une autre idée dans la carte de Jonas Gudmund, qui date de 1630 et où l'on voit le Helluland au nord-est du Grönland, ce qui a donné à penser qu'il y a peut-être deux contrées de ce nom, l'une à l'est du Groënland, l'autre à l'ouest ². Rafn a brodé sur ce thème en imaginant une grande et une petite Helluland dont les Sagas ne parlent pas.

VI

LES INVENTEURS DE LA THÈSE

Le premier à qui vint l'idée de mettre le Vineland dans le Nouveau Monde est cependant un Islandais : Jonsson Arngrim, qui était presque le contemporain de Stephanius. En 1609 et en 1610, il publia, à Hambourg, un livre où il parle du Vineland comme d'une île de l'Amérique, voisine du Grönland. Ce livre eut plusieurs éditions et fut suivi d'autres ouvrages également bien accueillis, où la même idée est exprimée et développée ³. Quelques années après, un autre érudit, Islandais également, Tormod Torfæus, entreprit de donner une histoire particulière du Vineland, où il réunit et commenta tout ce que les Sagas en disent, et où il exprima

1. C'est Torfæus, l'historien islandais du Grönland et du Vineland, qui a fait connaître cette carte, qu'il a reproduite dans sa *Grönlandia Antiqua*, et c'est lui qui nous renseigne sur ce Stephanius. Il y a une réduction de cette carte dans KONTZ, *Discovery of North America*, pl. II; mais WINSON, *Narrative and critical history*, vol. I, p. 130, en a donné une plus exacte reproduction d'après une autre source.

2. *Delineatio Grönlandiæ*, Ionæ Gudmundi, dans le *Vineland* de Torfæus, carte n° 3, apud FISHER, p. 46.

3. *Crimogoea sive Rerum Islandicarum* : Hambourg, 1609, 1610, 1614, 1630. Extrait dans REEVES, p. 96. Les autres ouvrages où Arngrim a parlé du Vineland sont son *Specimen de Islandiæ historicum...* Amsterdam, 1643 et son *Grönlandia*, imprimé en islandais à Skalhøtte en 1688, où il dit qu'au Vineland il n'y a ni hiver, ni froid, ni gelée, comme en Islande et au Grönland, et que le soleil au solstice d'hiver reste six heures au-dessus de l'horizon (apud TORFÆUS, *Vinland* p. 77, édit. anglaise et WEISE, *Discovery of America*, p. 33, note). Arngrim était coadjuteur de l'évêque de Holar, en Islande. Il naquit en 1568 et mourut en 1648. Il était encore vivant quand La Peyrère se trouvait en Danemark et c'est à ses ouvrages qu'il emprunte presque tout ce qu'il dit de l'Islande. La Peyrère obtint sur lui des renseignements curieux du savant Wormius, qui était alors son ami.

l'opinion que le Vineland devait être Terre-Neuve¹. Cet ouvrage et d'autres du même savant, qui parurent au moment où l'on commençait à connaître les textes mêmes des Sagas² et qui furent suivis de la publication des *Recherches* de Mallet, dont le succès fut très grand³, appelèrent l'attention sur les découvertes des Scandinaves et familiarisèrent les esprits avec l'idée que le Vineland était en Amérique.

Le premier historien moderne de l'Amérique, Robertson, et les deux premiers historiens des découvertes arctiques, J. R. Forster et John Barrow, ainsi que le géographe Sprengel et d'autres, comme Washington Irving et Wheaton, acceptèrent cette thèse, à laquelle la création de la Société des Antiquaires du Nord, à Stockholm, et la publication du grand ouvrage de Rafn vinrent apporter une sorte de confirmation scientifique qui avait manqué jusque-là. Rafn et ses collègues donnèrent, en effet, les textes islandais dans leur forme originale et les entourèrent de tous les éclaircissements que la critique savante pouvait alors suggérer⁴.

1. *Historia Vinlandiae antiquae...* per Thormodum THORFAEUM. Hafniæ, 1705, petit in-8. Le livre a été traduit en anglais par Ch. G. Herberman et publié à New-York en 1891, in-8, pp. ix-83. Torfaeus expose les faits sans les discuter et il donne la préférence à la version du *Flatey-Bok*. Dans une note à la fin de son ouvrage, il dit qu'il reconnaît le Vineland dans Terre-Neuve. Ce laborieux érudit a aussi parlé du Vineland dans son livre sur le Grönland ancien : *Grönlandia antiqua*, Copenhague, 1706, et dans son histoire de Norvège publiée également à Copenhague en 1711, 2 vol. in-fol.

2. Quelques années auparavant, en 1697, PÉRINGSKIOLD avait publié une version suédoise de l'*Heimskringla*, dans laquelle il avait introduit huit chapitres sur les voyages au Vineland empruntés au *Flatey-Bok*.

3. MALLET (P.-H.), *Introduction à l'Histoire du Danemark, où l'on traite de la religion, des lois, des mœurs et des usages des anciens Danois*, par M. Mallet, professeur royal de belles-lettres françaises... Copenhague, 1735, in-4, pp. 256, carte.

4. Ouvrage qui est ordinairement accompagné d'une seconde partie portant le titre de « Monuments de la mythologie et de la poésie des Celtes et particulièrement des « anciens Scandinaves, pour servir de supplément à l'Introduction à l'histoire du « Danemark. » Copenhague, 1736, in-4, pp. 180. Mallet n'était pas un vulgaire compilateur, il connaissait les Eddas et les Sagas dont il a traduit de nombreux passages. Il ne paraît pas, cependant, avoir connu les trois documents principaux relatifs au Vineland, qu'il cite d'après Arngrim et Torfæus. Il y a une édition anglaise de l'ouvrage de Mallet, considérablement augmentée.

4. RAFN (C.-C.) *Antiquitates americanæ sive scriptores septentrionales rerum antecolumbianarum in America...* Edidit Societas regia antiquariorum septentrionalium. Hafniæ, 1837, gr. in-4, pp. XLIV-1479. Tables généalogiques et 17 planches dont plusieurs fac-similé de monuments et d'inscriptions, carte des découvertes et carte du Vineland.

Cet ouvrage donne le texte des Sagas et autres documents relatifs aux voyages transatlantiques des Scandinaves, avec une version danoise et latine. Comme l'indique le titre, ce précieux recueil a été publié par la Société Royale des Antiquaires du Nord, mais c'est Rafn qui en a été le véritable éditeur, bien que FINN MAGNUSSEN ait aussi pris part à sa confection. C'est aujourd'hui encore le recueil le plus com-

Mais Rafn, qui était armé de la plus solide érudition, était aussi un enthousiaste. Aux vagues indications géographiques fournies par les Sagas, il voulut substituer des informations exactes. Le compas à la main et la carte sous les yeux, il traça avec précision l'itinéraire suivi par les Scandinaves, et détermina sans hésitation les lieux qu'ils avaient aperçus, ceux où ils s'étaient arrêtés et celui où ils auraient fixé leur établissement. C'était Terre-Neuve, la Nouvelle-Écosse, la baie de Boston, le cap Cod, l'île Martha Vineyard, Buzzard bay, Narraganset bay et enfin Mount Hope bay, dans l'État du Rhode-Island ; à la limite méridionale du Massachusetts, par le 41° degré 34 minutes de latitude Nord.

L'ouvrage de Rafn et plusieurs ingénieux mémoires de ses collègues de la Société des Antiquaires du Nord eurent une action décisive sur l'opinion qu'on se faisait des découvertes des Scandinaves. A dater de leur publication, on regarda comme prouvé, non seulement que ces hardis marins avaient poussé leurs navigations jusqu'au continent américain, mais encore que le théâtre de leurs explorations était la Nouvelle Angleterre. Un érudit géographe allemand, Kohl, qui s'était fixé pendant un temps aux États-Unis, où il fit de remarquables travaux, rédigea, pour la Société historique du Maine, une histoire de la découverte des Côtes Orientales de l'Amérique du Nord, où il embrassa complètement la thèse de Rafn ¹.

Cet ouvrage, très bien fait, et qui conserve aujourd'hui encore sa valeur, acheva de convaincre ceux dont l'opinion n'était pas encore formée. Et comme la mesure est ce qui manque toujours dans ces sortes de controverses, on ne se contenta pas de voir dans les anciens Scandinaves les premiers découvreurs du Nouveau Monde, on posa Colomb en rival peu scrupuleux de Leif, dont il aurait usurpé la place dans la reconnaissance de la postérité. Une dame américaine, très instruite dans les littératures du Nord, M^{me} Mary A. Brown, qui épousa plus tard M. Shipley, que nous avons eu pour collègue au Congrès des Américanistes de Paris en 1900, se multiplia pour faire prévaloir ces idées, qu'elle défendit avec ardeur dans des lettres particulières, des articles de journaux et des brochures

plet que nous ayons, relatif à la matière. Une partie de l'introduction de cet ouvrage a été donnée en français par Rafn sous le titre de *Mémoires sur la découverte de l'Amérique au X^e siècle*. Paris, Arthus Bertrand, 1838, in-8, 31 pp. 2^e édition, Copenhague, 1843.

1. KOHL (J. G.), *History of the discovery of Maine by* —. Forme le premier volume de la *Documentary history, of the state of Maine*, publiée par la Société historique du Maine, Portland, 1869, in-8° pp. viii-535. Cet ouvrage est en fait une histoire de la découverte de toute la côte orientale de l'Amérique du Nord. Il contient de nombreuses et intéressantes cartes.

qui eurent une grande influence sur l'opinion publique¹. Grâce à son initiative, on résolut de célébrer avec solennité le VIII^e centenaire de l'arrivée supposée des Scandinaves au Nouveau Monde et un savant chimiste américain, qui était en même temps un homme riche, M. Eben Norton Horsford, prit cette cause à cœur, et réussit à faire élever en 1887, à Boston même, une statue monumentale de Leif l'heureux². La Société historique du Massachusetts avait bien fait quelques réserves au sujet de cette manifestation³; mais la thèse de la découverte de la Nouvelle Angleterre par les anciens Normands était devenue populaire et le

1. Le principal ouvrage de cette ardente avocate de la priorité des découvertes des Scandinaves sur celles de Colomb est le suivant : *the Icelandic discoverers of America or honour to whom is due*, by —, Boston, 1888, in-12, pp. vi-213, texte compact. Devenue M^{me} John B. Shipley, elle a publié avec la collaboration de son mari, qui avait aussi épousé ses vues : *The English discovery and colonization of America*, Londres, 1890, in-18, pp. xvi-151.

2. M. Horsford a écrit sur cette question plusieurs monographies qu'il faisait imprimer avec luxe. Les principales sont les suivantes :

Discovery of America by the Northmen. Address at the unveiling of the statue of Leif Eriksen, delivered in Faneuil Hall, oct. 29, 1887. Boston, Houghton Mifflin and Co. 1888, gr. in-4, pp. vi-113. 9 planches ou illustrations et 15 reproductions de cartes.

The Problem of the Northmen. A Letter to Judge Daly, the President of the American Geographical Society... Cambridge, John Wilson and son, 1889, gr. in-4, pp. 23, 3 cartes et 2 pl. C'est une réponse à une critique de Winsor (*Narrative and Critical history of America*), où, pour prouver l'excellence de sa méthode, il révèle le lieu précis du débarquement de Leif d'abord, puis de Thorfine et où le premier construisit sa maison.

The Defense of Norumbega, a letter to Judge Daly, president of the American Geographical Society. Boston et New-York, Houghton Mifflin and Co. 1891, gr. in-4, pp. 84. cartes et planches. Développement de la même thèse.

The Landfall of Leif Erikson A.D. 1000 and the site of his house in Vineland. Boston, Damrell and Upham, 1892, gr. in-4, pp. 148, cartes et planches. C'est le plus important des ouvrages de M. Horsford, qui avait plus de zèle que de jugement, et dont l'érudition confuse était peu sûre. Il savait beaucoup de choses, mais il les savait d'une manière qui lui était particulière et en tirait des conclusions surprenantes. Sa fille, Cornelia Horsford, a hérité de ses idées et a contribué à leur propagation par un mémoire sur la Maison de Leif, publié en 1893 après la mort de son père.

3. Lorsqu'il fut question pour la première fois d'élever au découvreur du Vineland une statue dans le port de Boston, la Société Historique du Massachusetts, que l'on consulta, ne favorisa pas le projet. Se fondant sur le caractère même des Sagas, qui étaient, d'après elle, sans valeur historique, elle alla jusqu'à dire qu'il n'y avait pas de meilleure raison de croire à l'existence de Leif qu'à celle d'Agamemnon (*Massachusetts Historical Society. Proceedings of Dec. 1887*). Ce jugement était excessif et la Société finit par le comprendre, car elle cessa son opposition, et la statue de Leif s'éleva aujourd'hui dans la métropole des Arts et des Lettres de la Nouvelle-Angleterre, au lieu même où l'on suppose qu'il avait abordé.

mouvement inauguré par Rafn suivit son cours, aussi bien en Amérique qu'ailleurs.

En France, où il avait commencé quelques années auparavant, il ne prit pas grande importance. M. Beauvois, qui s'était épris de l'histoire des découvertes pré-colombiennes, avait donné à la *Revue Orientale et Américaine*, dès l'année 1859, une traduction française, la seule que nous ayons, des principales parties des Sagas relatives au Vineland¹; notre collègue M. Charnay avait touché au sujet dans ses *Cités et Ruines américaines*, ainsi que l'abbé Brasseur de Bourbourg dans ses *Nations civilisées du Mexique* et que Riant dans ses *Expéditions et Pèlerinages des Scandinaves*, mais sans s'y arrêter sérieusement. Plus tard, M. Gaffarel traita la question plus complètement en étudiant les *Rapports de l'Amérique avec l'Ancien Continent*² et Gravier en fit le sujet d'un volume bien documenté qui fut très favorablement accueilli³. Enfin les grands géographes Vivien de Saint-Martin et Elysée Reclus ont suivi le courant, sans entrer dans aucune considération critique à ce sujet.

On peut dire que tous ces auteurs et bien d'autres⁴, ont accepté sans réserve la thèse de Rafn; il ne semble même pas qu'aucun d'eux ait vu qu'elle pouvait soulever d'autres objections que celles relatives à quelques détails sans importance. Il en fut de même en Angleterre, où l'étude de la langue et de la littérature islandaises a pris un grand essor. On y

1. BEAUVOIS (E), *Découvertes des Scandinaves en Amérique du X^e au XIII^e siècle, fragments de Sagas islandaises traduits pour la première fois en français* par E. Beauvois, membre de la Société Américaine et de la Société Asiatique de Paris. Extrait n° 3 de l'année 1859 de la *Revue Orientale et Américaine*. Paris, Challamel aîné, 1859, in-8, pp. 77.

C'est une excellente traduction des textes islandais donnés par Rafn. L'auteur, très compétent en cette matière, mais peut-être un peu trop enthousiaste, a commenté, expliqué et interprété ces textes dans nombre de monographies très érudites, auxquelles il ne manque qu'un peu plus d'esprit critique.

2. Paris, Thorin, 1869, in-8, pp. 225-260. Plus tard, M. Gaffarel a repris le sujet dans son *Histoire de la découverte de l'Amérique*. Paris, 1892, t. I, ch. ix.

3. *Découverte de l'Amérique par les Normands au X^e siècle*, par Gabriel Gravier. Rouen, Cagniard, 1874, petit in-4, pp. xxxiv-250. Ouvrage intéressant, mais superficiel. L'auteur raconte agréablement, mais il a la foi, et en matière de critique ce n'est pas la foi qui sauve. Il ne faut chercher dans son ouvrage aucune discussion des points controversés et de la valeur des sources.

4. Ainsi : MARMIER, *Lettres sur l'Islande*, Paris, 1844; GEOFFROY, *Histoire des États Scandinaves*, 1851, et *l'Islande avant le christianisme*, Paris, 1897; J. LECLEBEC, *Notice historique sur les Islandais et leurs découvertes*, 1882; Michel HARDY, *Les Scandinaves dans l'Amérique du Nord*, 1874; G. R. de LAGRÈZE, *Les Normands dans les deux Mondes*, 1890; NEWCOMB, *Les Dompteurs de la mer*, 1896; Jules VERNE, CORTEMBERT, etc., etc. ont tous écrit dans ce sens.

créa une chaire où elles sont enseignées. On fit des grammaires et des dictionnaires pour en faciliter la connaissance, on publia dans leur langue originale la plupart des Sagas, même celles qui ne sont pas relatives au Vineland, on les traduisit et on commenta longuement ces dernières sans se demander sérieusement si les Scandinaves avaient bien fait tout ce qu'on leur attribue et si l'on doit tenir pour acquis qu'ils ont reconnu toute la côte orientale de l'Amérique du Nord jusqu'à la région où la vigne croît spontanément.

VII

LES PREMIERS DOUTES

Aujourd'hui la thèse que les Scandinaves sont les véritables découvreurs de l'Amérique et qu'ils avaient formé un établissement dans la Nouvelle Angleterre est si généralement acceptée, et tant de bons esprits la regardent comme bien fondée, qu'on hésite à dire que les faits si facilement recueillis sur lesquels elle repose ne sont rien moins que prouvés et qu'il n'y a là qu'une hypothèse, basée sur des vraisemblances dont aucune n'est concluante.

Dès l'année 1829 le géographe et critique écossais, Hugh Murray, qui avait soumis les récits des Sagas à un examen consciencieux, s'était cru autorisé à conclure que d'après les indications qu'elles donnaient, on était fondé à chercher le Vineland au Grönland même¹, opinion que Muñoz avait déjà exprimée, et qu'un historien moderne des découvertes transatlantiques a reprise à son compte², ce qui montre que les Sagas se prêtent à des interprétations qui diffèrent singulièrement entre elles. Quelques années plus tard, le grand historien américain, George Bancroft, écrivait que les intrépides marins qui furent les colonisateurs du Grönland avaient certainement pu atteindre les côtes du Labrador, mais qu'il n'existait aucune preuve qu'ils l'aient fait³. En 1856, un autre historien américain, Hildreth, n'hésitait pas à dire que la découverte de l'Amérique par les Scandinaves n'était pas suffisamment établie pour prendre

1. *Historical account of discoveries and travels in North America*.... Londres, 1829, 2 vol. in-8, vol. 1, pp. 13 et 59.

2. WEISE (Arthur James), *The Discoveries of America*. Londres, Bentley, 1884, in-8, cartes; pp. 21-43, notamment page 42, où il dit qu'on est autorisé à avancer que le Vineland était une région arctique.

3. *History of the colonization of the United States*. Boston, 1839, 3 vol. in-8, vol. 1, p. 6.

place dans l'histoire¹. Plus récemment, le laborieux et très érudit auteur de la grande histoire des États du Pacifique concédait que les documents qui témoignent de cette découverte ne manquent pas de valeur historique, bien que peu satisfaisants et contenant beaucoup de choses fabuleuses². Enfin, l'auteur de la dernière de nos grandes histoires des États-Unis, après avoir complaisamment résumé tout ce que disent les Sagas à ce sujet, est obligé d'avouer qu'on peut croire que les Scandinaves ont formé un établissement dans les limites actuelles des États-Unis, mais qu'il est probable que nous n'aurons jamais aucune preuve du fait³. C'est le plus qu'on puisse dire, à l'appui de la thèse populaire de la découverte pré-colombienne de l'Amérique par les Scandinaves.

La preuve manque, en effet, que ces hardis navigateurs aient jamais connu le Nouveau Monde, et s'il n'y a pas de raison qui empêche d'admettre qu'ils ont pu passer du Grönland au Labrador, il n'y en a aucune qui autorise à dire qu'ils se sont avancés jusqu'à la région formant les États-Unis et surtout qu'ils aient fait ou tenté de faire un établissement quelconque dans les limites de la Nouvelle Angleterre. Toutes les preuves qu'on a cru exister de ce fait se sont évanouies devant un examen critique sérieux ; on va le faire voir.

VIII

LES DISTANCES PARCOURUES

Les premières objections que soulève la thèse populaire se rapportent aux distances parcourues. En effet, l'itinéraire que de loin on a tracé à Biarni, qui précéda Leif, et à Leif lui-même, ainsi qu'à Karlsefni, qui le suivit, a été reconnu impraticable, dans les conditions indiquées par les Sagas.

Un explorateur sérieux, le D^r Packard, qui a parcouru à deux reprises différentes la distance comprise entre la Nouvelle Angleterre et le Labrador, a constaté que, même avec de meilleurs navires que ceux dont ils dispo-

1. *The History of the United States*, by Richard HILDRETH. New-York, 1856, 6 vol. in-8, vol. I, p. 34.

2. HUBERT HOWE BANCROFT, *The native races of America*. San-Francisco, 1886, 5 vol. in-8, Vol. V, p. 102.

3. AVERY, *A History of the United States and of its people from their earliest record to the present time*, by Avery. Cleveland, 1904 et années suivantes. T. I, p. 96. Ouvrage considérable, longuement préparé, documenté de première main et admirablement imprimé et illustré par un éditeur artiste et érudit.

saient, les Scandinaves n'auraient pu, dans les courts délais mentionnés, atteindre les parties de la côte américaine où on les fait aller. Le *Nautilus*, qu'il montait, prit dix jours pour se rendre de l'État du Maine au détroit de Belle-Ile et en mit neuf pour passer de ce point au Grönland, d'où il revint au Labrador en douze jours; il lui fallut encore quinze jours pour retourner au Maine. Ainsi naviguant dans de bonnes conditions et avec un bon navire, le voyage entier de l'État du Maine jusqu'à l'extrémité méridionale du Grönland dura pour l'aller dix-neuf jours et pour le retour vingt-sept¹.

Comment concilier ces données positives et précises avec celles des Sagas, d'après lesquelles Biarni, dont le point de départ était l'Islande, qui est bien plus à l'Est que le Grönland, se serait rendu jusqu'à la Nouvelle Écosse et même au-delà et serait ensuite rentré au Grönland en dix-huit ou vingt jours? Le voyage de Thorfinne Karlsefni serait encore bien plus extraordinaire, car cet aventurier aurait mis à peine une semaine pour se rendre de la plus septentrionale des deux colonies du Grönland, au cap Cod, dans le Massachusetts. De ce cap à Mount Hope Bay, où l'on place le fortin de Leif, et où l'on veut qu'il ait débarqué, il faut parcourir une région d'une navigation difficile, coupée d'inextricables passes et ouvertures, au milieu desquelles des experts ont jugé que des marins, si habiles qu'ils fussent, n'auraient pu se reconnaître sans carte ou sans boussole².

IX

LA POSITION ASTRONOMIQUE

Les calculs astronomiques par lesquels on a voulu déterminer la latitude du Vineland ne reposent pas sur une base plus certaine. Une Saga parle de la longueur des jours et des nuits dans cette région, mais les expressions islandaises dont elle se sert pour indiquer le temps pendant lequel le soleil restait à l'horizon sont comprises différemment par les

1. PACKARD (Alpheus Spring). *The Labrador Coast, a journal of two Summer Cruises to that region*. New-York, Hodges, 1891, 1 vol. in-8, pp. 24-26.

2. Le colonel Higginson qui habita 14 ans dans le voisinage de Mount Hope Bay, le professeur Dirnan qui est né là et qui y vécut toute sa vie, l'ingénieur Henry Mitchel, du corps géodésique de l'armée des États-Unis, qui avait étudié la topographie et l'hydrographie de la région, sont d'accord pour écarter catégoriquement l'hypothèse que les Scandinaves ont pu y arriver et s'y établir. HIGGINSON (Thomas Wentworth), *The visit of the Vikings; Harpers monthly*, New-York, septembre 1882.

critiques de ces anciens textes. D'après le sens que Rafn leur donnait, le Vineland était au $40^{\circ} 24' 10''$ de latitude, ce qui le plaçait dans les limites du Massachusetts et du Rhode Island. Mais auparavant, Torfaeus, qui connaissait aussi bien que lui les documents islandais, avait trouvé que le langage de la Saga nous reportait au 49° de latitude, c'est-à-dire à Terre-Neuve; d'autres ont pensé que les textes indiquaient au contraire une région qui pouvait s'étendre du 53° au 59° degré, ce qui nous amène au parallèle méridional du Grönland. Enfin le professeur Horsford a tiré de ces mêmes données que c'est au 43° degré que Leif hiverna et que le siège de son établissement se trouvait au 42° degré 22 minutes et 30 secondes, autant dire à Boston, qui est exactement à cette latitude, à quelques minutes près. Ces divergences montrent qu'on ne peut déduire des indications astronomiques relevées dans la Saga, aucune donnée certaine sur la situation du Vineland¹.

X

LA VIGNE ET LE BLÉ SAUVAGE

Outre cette particularité relative à la longueur des journées, dont la critique n'a rien pu tirer, le Vineland, si on croyait les Sagas, était un pays caractérisé par la douceur du climat, l'absence des neiges, l'abondance de la vigne et la production naturelle des céréales, de l'une tout au moins. En réalité ces conditions ne se trouvent dans aucune partie de la côte américaine au nord de la Virginie.

En ce qui concerne la vigne, il paraît qu'à l'époque de la colonisation française et anglaise, il y en avait en assez grande quantité dans toute cette région et qu'on en trouve encore. Les naturalistes en ont reconnu plusieurs espèces et aujourd'hui on la cultive avec succès en Virginie. Mais les variétés qui croissent à l'état sauvage dans la Nouvelle Angleterre et dans le Canada ne sont pas de celles qui peuvent produire une boisson agréable. Les Sagas elles-mêmes montrent d'ailleurs que tel était le cas, car elles nous ont conservé un couplet satirique chanté par l'un des

1. Voyez sur cette question : FINN MAGNUSSEN, *On the ancient Scandinavian division of the times of the day*, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord*, 1836-1839, Copenhague, pp. 165 et sq. RAFN, *Astronomical evidence for the site of the chief settlement of the ancient Scandinaves in America*, dans la même collection de mémoires, 1840-1844, pp. 128 et sq. — STORM (Gustav), *Studies in the Vinland voyages*, même collection, 1888, pp. 307 et sq. et REEVES, n. 66.

explorateurs, où il dit qu'au lieu du bon vin qu'on lui avait promis, il n'a trouvé dans cette terre que l'eau puisée à la fontaine¹.

Une autre particularité relative au climat du Vineland est celle mentionnée par les Sagas qu'on y trouva du blé sauvage. On s'est demandé s'il s'agissait réellement du blé, ou plutôt du maïs ou du riz, mais cette particularité ne peut fournir aucune lumière sur la situation du Vineland, car des espèces sauvages de ces trois céréales croissent dans presque toute l'étendue de la côte américaine. On ne saurait donc trouver là aucune raison de croire que c'est dans la Nouvelle Angleterre que les Scandinaves abordèrent et tentèrent de former un établissement.

Reste le nom du Vineland, terre de la vigne. Pourquoi ce nom, si le pays auquel on l'attribue n'était pas susceptible de produire du vin ? A cette question on peut répondre par une autre question. Pourquoi le père du Découvreur du Vineland donna-t-il, au Grönland son nom de Terre Verte, qu'il porte encore aujourd'hui et qui n'est justifié à aucun titre ? Eric lui-même a dit pourquoi : c'était pour y attirer les colons. Cette raison n'est-elle pas également applicable au Vineland ? Est-ce que le fils de celui qui avait imaginé cette supercherie n'avait pas les mêmes raisons pour dire que la contrée découverte par lui était séduisante à certains égards ? Est-ce que les couplets de celui qui se plaignait qu'on l'avait induit en erreur en lui parlant du vin que produisait cette contrée, où il n'y avait de buvable que de l'eau, ne montre pas que c'est précisément ce qu'on a fait ? Il n'y a donc aucune importance à attacher à cette détermination de Vineland, qui ne peut être proprement attribuée à aucune des régions que les Scandinaves peuvent avoir découvertes ou visitées.

XI

LES INDIGÈNES DU VINELAND

On peut en dire autant de ce que les Sagas rapportent des habitants du pays où les Scandinaves abordèrent et avec lesquels ils se trouvèrent en contact. La description physique qu'elles en donnent ne rappelle en

1. Saga d'Éric le Rouge, épisode de Karlsefni et de Thorhall, texte dans Reeves p. 117. Voici la traduction que M. Beauvois a donnée de ce couplet : « On me promet-
« tait, quand je vins ici, que j'y trouverais la meilleure boisson. Mais il faut que
« j'accuse ce pays à la face de tous. Un guerrier comme moi est forcé de porter un
« seau ; je dois me courber vers la fontaine, et le vin n'a pas touché mes lèvres. »
Découverte des Scandinaves en Amérique, etc. par BEAUVOIS, Paris, in-8, 1859, p. 39.

rien les Indiens de l'Amérique du Nord et ferait plutôt croire qu'il s'agit d'Esquimaux. Ils naviguaient dans des canots de peaux ; ils étaient petits, laids et avaient l'aspect de gens appartenant à une race physiquement dégradée. Tel n'était pas le cas pour les Indiens qui occupaient la Nouvelle Angleterre lorsque les Européens y arrivèrent. Les Indiens, il est vrai, étaient essentiellement migrants et ceux qui fréquentaient la région au xv^e et au xvi^e siècle n'étaient peut-être pas ceux qui s'y trouvaient au x^e siècle. Cela est possible et même probable ; mais on ne saurait voir dans cette supposition une raison de croire que le Vineland faisait partie de ce qui est aujourd'hui la Nouvelle Angleterre.

On voit qu'il n'y a rien dans ce que disent les Sagas des particularités se rapportant au Vineland et des voyages qu'on y faisait qui permettent de déterminer la situation de la contrée à laquelle les Scandinaves ont attribué ce nom. Les indications qu'elles donnent à ce sujet ont un caractère si général et si peu précis qu'on a pu trouver leur application à des régions aussi éloignées et aussi différentes les unes des autres que celles qui forment le littoral américain de l'Atlantique depuis la Caroline jusqu'au Labrador.

XII

LES PREUVES ARCHÉOLOGIQUES : LE DIGHTON ROCK

En ce qui concerne la région des États-Unis et particulièrement celle de la Nouvelle Angleterre, il y a une autre raison que celles mentionnées plus haut pour mettre en doute que les Scandinaves y aient jamais formé un établissement. Cette raison, qu'on peut considérer comme décisive, est que, malgré toutes les recherches faites dans ce but, il a été impossible jusqu'à présent de trouver le moindre vestige matériel du séjour des Scandinaves aux États-Unis. On a bien cru en trouver un certain nombre et même d'assez importants, mais il est reconnu aujourd'hui que ces prétendus témoignages du passage des Scandinaves en Amérique n'ont pas l'origine qu'on leur avait attribuée, ou sont apocryphes.

Le plus ancien et le mieux connu des documents de ce genre est la fameuse inscription du *Dighton-Rock*, sur la rivière Taunton, Massachusetts, dans laquelle Rafn et bien d'autres enthousiastes ont reconnu l'œuvre des Scandinaves, compagnons de Karlsefni à Mount-Hop Bay,

et qui s'est trouvé n'être qu'un tableau pictographique fait par les Indiens, comme il y en a plusieurs autres ¹.

L'histoire de cette preuve de la présence des Scandinaves dans le lieu où l'on suppose qu'ils avaient eu un établissement permanent, est typique.

Il s'agit d'une grosse pierre mesurant, environ un mètre et demi de haut où se trouve une sorte d'inscription formée de signes bizarres entremêlés de figures d'hommes et d'animaux, au milieu desquelles on croit distinguer quelques caractères latins et runiques. On connaissait cette inscription depuis l'époque coloniale ², et personne n'y avait vu autre chose que la figuration grossière de quelque scène de la vie des Indiens, lorsque des membres de la Société historique du Rhode Island eurent l'idée de la signaler à l'attention de Rafn, qui, d'accord avec le runologue Finn Magnussen, y reconnut un caractère runique et y vit un monument commémoratif du séjour de Thorfine et de ses compagnons dans la localité où elle avait été découverte ³.

Cette interprétation fut acceptée d'emblée par les partisans alors pleins d'ardeur de la découverte de l'Amérique par les Scandinaves, Toulmin Smith ⁴, Beamish ⁵, Lelewell ⁶ entre autres, la tiennent pour démontrée, et le savant épigraphiste suédois, Holmberg, la confirma par un nouvel examen ⁷. Gravier, qui avait déjà touché à la question dans sa « Décou-

1. Cette inscription célèbre a fait, à l'époque, l'objet d'un nombre considérable de mémoires et d'articles de revues. Voyez pour la bibliographie de la question, WINSOR, *Narrative and critical History...* T. I, pp. 104, et pour un exposé, critique l'introduction de LAING, à sa traduction de *l'Heimskringla*, t. I, pp. 217 et 59. Dans BANCROFT, *Natives Races* t. V, pp. 74-75, il y a une curieuse note sur les interprétations différentes qu'on a données à cette inscription.

2. Copiée pour la première fois en 1680, elle a été depuis imprimée nombre de fois. On trouvera la reproduction de ces différents dessins dans les *Antiquitates* de Rafn et dans le mémoire de Mallery cité ci-après (*Picture writing of the American Indians*).

3. La lettre par laquelle Thomas H. Webb, secrétaire de la Société Historique du Rhode-Island, renseigne Rafn sur le roc de Dighton, est du 22 septembre 1830. Elle est insérée dans les *Antiquitates* pp. 356-361. En réponse à une demande de renseignements de Rafn, la Société après avoir fait procéder à un examen des lieux, lui envoya, à la date du 30 novembre 1834, un long rapport signé par son président John Howard et par le secrétaire, qui est également insérée dans les *Antiquitates* (pp. 361-372). Rafn soumit les pièces au runologue Finn Magnussen et tous deux conclurent dans le sens que nous avons indiqué (*Antiquitates*, pp. 378 et sq.).

4. *The Discovery of America by the Northmen in the tenth century*, Londres, 1839, in-8, pp. 289 et 59.

5. *The Discovery of America by the Northmen in the tenth century*, Londres. 1841, in-8, pp. 119 et 59.

6. *Tavola di navigare di Nicolo et Antonio Zeni et Les cartes des régions septentrionales en 1553*. Bruxelles, 1852, p. 6.

7. Pour les idées que ce savant a exposées sur ce point dans son grand ouvrage

verte de l'Amérique par les Normands », la reprit dans un travail spécial écrit pour expliquer et justifier, dans ses traits essentiels, la thèse de Rafn et de Magnussen ¹, et l'opinion dont il s'était fait l'interprète a longtemps prévalu. Il suffit cependant de lire sans parti pris les arguments au moyen desquels on arrive à cette conclusion pour reconnaître leur complète insuffisance ; mais à ce moment l'engouement pour les Sagas et pour tout ce qu'on croyait y voir était tel que les meilleurs esprits se laissaient entraîner aux plus étranges déductions, quand il s'agissait d'expliquer ces anciens documents ².

La réaction vint des scandinavistes eux-mêmes, qui finirent par voir qu'une interprétation aussi extraordinaire de cette inscription ne pouvait que faire tort à leurs idées, et le premier traducteur anglais de l'*Heimskringla*, Laing, dont la compétence en cette matière ne pouvait être mise en doute, n'hésita pas à la repousser entièrement. D'autres scandinavistes autorisés firent de même et toute discussion cessa à ce sujet, quand les

sur les roches gravées de la Scandinavie, *Scandinavians Hällristningar*, voyez l'article de M. Léouzon Le Duc : *De la Découverte de l'Amérique avant Christophe Colomb*, dans la *Revue de Paris*, 15 mars 1836.

1. *Notice sur le Roc de Dighton et le séjour des Scandinaves en Amérique au commencement du XI^e siècle*. Nancy, 1875, in-8, pp. 27. C'est un mémoire qui a été lu au Congrès des Américanistes tenu à Nancy en 1875.

2. Sans entrer ici dans un examen de ces arguments, qui nous mènerait trop loin, notons simplement que les copies que nous possédons de cette fameuse inscription, qui ont été prises, la première en 1680 et la seconde en 1830, diffèrent entre elles sur un point important. Ce n'est que dans cette dernière copie, qui fut envoyée à Rafn à une époque où la question de la découverte de l'Amérique par les Islandais commençait à être discutée, que le groupe central de l'inscription, où Rafn, Magnussen, Gravier et autres ont cru déchiffrer le nom de *Thorfine*, prête à cette interprétation. Dans toutes les autres copies, antérieures à celle-là, la physionomie du groupe n'autorise pas cette lecture. Dans trois sur neuf de ces copies, la lettre R apparaît distinctement ; dans deux seulement, on distingue à la suite deux signes qui peuvent être un *i* et un *n*. Dans celle de 1830 seule, on peut lire : RFIN. Ainsi, par une coïncidence bizarre, ce groupe ne prend une forme approchant du nom de *Thorfine* que dans la seule copie faite à l'époque où l'on cherchait des preuves de la présence de ce Scandinave en Amérique. Il n'est donc pas surprenant que le premier traducteur anglais de l'*Heimskringla*, Laing, ait soupçonné les « Yankees » qui envoyèrent cette copie à Rafn, d'avoir voulu lui faire une mauvaise farce, opinion que rectifia l'éminent chef de l'école scandinave en Amérique, l'historien Fiske, en disant que probablement ces Yankees étaient simplement des imbéciles (*The Discovery of America*, New-York, 1892, vol. I, p. 215).

Voyez pour les différentes copies de l'inscription les *Antiquitates* de Rafn, qui les a toutes loyalement reproduites, et pour une discussion du point ci-dessus, la savante introduction de l'*Heimskringla*, de Laing, 2^e édition, Londres, 1889, 4 vol. in-8, vol. I, pp. 218 et sq.

savants du Bureau d'Ethnologie de Washington eurent déclaré que cette prétendue inscription runique appartenait au type algonkin des pétroglyphes américains ¹.

XIII

LE SQUELETTE DE FALL RIVER

Le squelette trouvé en 1831 près de Fall River, dans le Massachusetts, a eu aussi son heure de célébrité ². Les têtes de flèches qui entouraient ce squelette et la forme de son crâne indiquaient clairement que c'était celui d'un Indien de l'époque post-colombienne, mais, comme il fut découvert sur un point voisin de celui où l'on s'était persuadé que les Scandinaves avaient formé un établissement et où ils furent attaqués par les indigènes, il n'en fallut pas davantage pour autoriser quelques enthousiastes à affirmer que c'était celui de l'un des deux chefs islandais qui avaient péri dans cette attaque. Pourquoi, s'écrie l'un d'eux, ne serait-ce pas celui de Thorwald lui-même ³ ? et le grand poète américain, Longfellow, écrivit à ce sujet un de ses beaux poèmes, qui popularisa cette interprétation ⁴. On n'ose plus la mentionner aujourd'hui ⁵.

1. Voir G. MALLERY, *Pictographs of the North American Indians*, dans le *Fourth Annual Report of the Bureau of Ethnology*. Washington, 1886, gr. in-8, p. 20. Plus tard, M. Mallery a donné, dans la même collection, un autre travail beaucoup plus important sur les pétroglyphes américains, où il revient sur la question pour confirmer ce qu'il avait dit antérieurement et pour ajouter que la logique de ceux qui voient une inscription runique dans celle du *Dighton Rock* les oblige à conduire les Scandinaves jusque dans la Virginie occidentale et dans l'Ohio, où l'on trouve deux inscriptions analogues à celle-là (*Picture Writing of the American Indians*, *Tenth Annual Report*, Wasingthon, 1893, pp. 87 et 764).

Pour compléter nos indications bibliographiques, disons que, outre les auteurs nommés au cours de ce paragraphe, Schoolcraft, Catlin, Hubert Bancroft, Daniel Wilson et le père Joseph Fisher pensent, comme M. Mallery, qu'on ne saurait reconnaître la main d'aucun Scandinave dans l'inscription du *Dighton Rock*.

2. WEBB, *Account of a discovery of antiquities made at Fall River*, avec des remarques de Rafn, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord*, 1840-1844, pp. 104 et sq.

3. ANDERSON, *America not discovered by Columbus*, Chicago, 1891, p. 75, 76.

4. *The skeleton in armour*.

5. Voir sur cette question les *Smithsonian Reports*, 1883, p. 903; HAVEN (S.), *Archeology of the United States*, Wasingthon, 1856, in-4°, p. 108.

XIV

LE MOULIN DE PIERRE DE NEWPORT

La légende du Moulin de Pierre de Newport, Rhode Island, a duré plus longtemps. Ce moulin, qui s'élève sur une éminence au milieu même de la ville, est une construction ronde, haute de huit mètres environ et à peu près de la même largeur. Dans les documents de l'époque de la colonisation, elle est souvent mentionnée, sans que personne lui ait attribuée une grande antiquité. Mais, bien que les Sagas ne fassent aucune allusion à la construction de bâtisses quelconques au Vineland et indiquent même très clairement que les Scandinaves n'y élevèrent que des huttes et des abris d'un caractère temporaire, Rafn, qui voyait partout des traces de leur séjour en Amérique, reconnut dans ce moulin un ancien temple païen, et fit partager son opinion à la Société dont il était l'âme¹. Un peu plus tard, on y regarda de plus près et on découvrit que ce prétendu temple était un ancien moulin de pierres construit entre les années 1670 et 1680 par le premier gouverneur de la province, Benedict Arnold².

XV

L'INSCRIPTION DE L'ÎLE MONEGAN

On a reconnu des caractères runiques dans trois inscriptions découvertes aux États-Unis, celle de l'île *Monegan*, près de la côte du Maine, Nouvelle Angleterre, celle de *Yarmouth* dans la Nouvelle Écosse et celle de *Grave Creek*, de la vallée de l'Ohio. La première, dont celui qui la découvrit, M. Hamelin, communiqua en 1856 un dessin à l'Association Américaine pour le progrès des sciences, et qu'il considérait comme étant l'œuvre de quelque Scandinave illettré qui accompagnait Leif ou Karlsefni, n'a pu faire l'objet d'aucune discussion sérieuse, car la pierre sur laquelle M. Hamelin dit l'avoir copiée n'existe plus et un second dessin qu'il en a fait pour la Société des Antiquaires du Nord ne ressemble guère au premier. Un juge compétent, Daniel Wilson, croit qu'il ne faut

1. *Supplement to the Antiquitates Americanæ*. Copenhague, 1841, pp. 1-10.

2. HIGGINSON, *Larger history of the United States*, Londres, 1885, p. 44. Laing, *op. cit.*, pp. 226-230.

voir dans cette prétendue inscription que des marques naturelles qui n'ont aucune signification ¹.

XVI

L'INSCRIPTION DE YARMOUTH

La seconde inscription qui fut découverte au commencement du siècle dernier, à l'entrée de la baie de Fundy, près du cap Sable de la Nouvelle Écosse, est gravée sur une assez grosse pierre, de forme irrégulière, qui a été transportée à Yarmouth. Elle ne forme qu'une seule ligne composée de treize signes, dont quelques-uns ressemblent vaguement à des caractères latins, mais qui n'ont aucun rapport avec ceux des inscriptions runiques que l'on sait être scandinaves. A l'origine, quand on s'imaginait reconnaître partout des traces du passage des Phéniciens, on supposa qu'elle avait un caractère punique, mais plus tard, la mode ayant changé, on lui attribua une provenance islandaise. En 1834, M. Henry Philipps junior, de Philadelphie, informa une Société savante de cette ville, qu'à force d'application il était parvenu à la déchiffrer et qu'elle portait ce qui suit : *Harhussen men varu*, c'est-à-dire : Le fils d'Hako parla aux hommes, ce qui se rapportait évidemment, d'après lui, à un nommé Haki dont le nom figure parmi ceux qui accompagnaient Karlsefni dans son expédition des premières années du XI^e siècle ². Malheureusement, M. Phillips junior est le seul qui soit parvenu à traduire ainsi cette inscription, à laquelle aucun savant sérieux n'a prétendu donner un sens quelconque ³.

XVII

L'INSCRIPTION DE GRAVE CREEK

La dernière des prétendues inscriptions runiques mentionnées ci-dessus a occupé plusieurs Sociétés savantes et a donné lieu à des spéculations bizarres, mais n'a pas eu un meilleur sort. Elle est gravée sur une petite

1. Pour le premier dessin de ces signes, voyez WILSON, *Prehistoric Man*, Cambridge, 1862, 2 vol. in-8, vol. II, pp. 178-180, et pour le second, les *Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord*, 1859, pp. 6-8.

2. La communication de M. Phillips avec un fac-simile de l'inscription se trouvent dans les *Proceedings of the American Philosophical Society* de 1844, p. 491.

3. Pour un historique complet et une discussion judicieuse de la question, voyez *The lost Atlantis*, de Daniel WILSON. Édimburgh, 1892, in-8, pp. 54 à 61. On y trouve un facsimile de l'inscription.

Pierre ovale qui aurait été trouvée en 1838 dans un de ces anciens *Mounds* de l'Amérique du Nord, dont l'origine n'est pas encore bien déterminée. Celui-ci, qui est connu sous le nom de *Grave Creek Mound*, se trouve dans la vallée de l'Ohio, à une quinzaine de kilomètres environ de la ville de Wheeling, Virginie Occidentale. L'inscription forme trois lignes parallèles et est composée de 24 signes, dans lesquels la Société des Antiquaires du Nord, d'accord en ceci avec Schoolcraft, a reconnu 22 caractères alphabétiques appartenant aux huit alphabets suivants : phéniciens, ancien grec, étrusque, celtibère, anciens gallois, vieux celté, anglo-saxon et vieux nordique¹. Naturellement une pareille inscription était illisible, mais elle avait l'avantage de se prêter aux interprétations les plus diverses, et on en abusa. Le professeur Turner trouva qu'elle devait être sémitique ; Jomard, d'accord en ceci avec Sabin Berthelot, croyait qu'elle était libyque², et Lévy-Bing a tenté de prouver au Congrès des Américanistes de 1875 qu'elle était hébraïque³. Rafn a pensé qu'elle était antérieure au x^e siècle et qu'elle pouvait être originaire de la péninsule hispanique ou des Iles Britanniques ; mais Schoolcraft, qui aimait à être précis, fixa sa date à l'année 1338 et fit remarquer qu'elle avait été découverte dans cette partie de la Virginie qui correspond à l'*Huitramannaland* des anciens Scandinaves⁴. Toutes ces ingénieuses explications sont tombées devant la démonstration que cette inscription était une de ces fraudes archéologiques qui en imposent si souvent aux savants insuffisamment armés pour les reconnaître⁵.

1. BRIEN, *Notices of inscription found in North America... Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord*, Copenhague, 1840-1844, pp. 119-127.

2. JOMARD, *Note sur une pierre gravée trouvée dans un ancien tumulus américain* ; Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, novembre 1843, et BERTHELOT, *Antiquités Canariennes*. Paris, 1879, in-4, pp. 244-247.

3. LEVY-BING, *Inscription de Grave-Creek* (Congrès des Américanistes de Nancy, 1875, t. I, pp. 213-230). Au Congrès suivant des Américanistes, Luxembourg, 1877, M. Lucien Adam prit soin de dire que le Congrès précédent n'avait admis ni les vues de M. Lévy-Bing, ni l'authenticité de l'inscription. T. II, p. 7-8.

4. SCHOOLCRAFT (Henry), *The Grave Creek Mound in Western Virginia*, dans les *Transactions of the American Ethnological Society*. New-York, vol. I, 1843, pp. 367-420. Cet archéologue est revenu sur ce sujet dans son grand ouvrage sur les tribus indiennes (*History... of the Indian Tribes*, t. IV, p. 118) où il a résumé son opinion comme il est dit ci-dessus. La date 1328, assignée à l'inscription, est inférée de l'âge attribué à un vieux chêne de ce mound, dont la section aurait montré 500 anneaux ; mais, d'après un autre rapport, le nombre des anneaux montrant la croissance annuelle de cet arbre n'aurait été que de 300 (WILSON, *Prehistoric Man*, t. II, p. 183).

5. Cette fraude, que SQUIER avait soupçonnée dès l'origine (*American Ethnological Society, Transactions*, t. II), a été démontrée par le colonel WHITTLESÉY, *Western*

XVIII

SYASI-LA-BLONDE

Avant de passer à l'inscription runique dont on a tant parlé récemment aux États-Unis, il reste à en mentionner une qui a aussi occupé bien des gens et dont l'histoire vaut d'être racontée : elle est instructive et amusante.

En 1867, on apprit par un article d'un journal de Washington, reproduit aussitôt de tous les côtés, qu'une importante découverte archéologique venait d'être faite tout près de la capitale de l'Union. Quatre jeunes savants américains qui avaient étudié une ancienne Saga islandaise, datée de l'année 1117, nouvellement découverte à Skalholt par M. Philipp Marsh, et que sir Thomas Murray s'était empressé de traduire en anglais, y avaient lu une histoire dramatique d'un grand intérêt. En voulant se rendre du Vineland à l'Huitramannaland, le scandinave Hervador avait été attaqué par les Skraelinger, qui lui tuèrent sa jeune compagne, Syasi-la-Blonde, qu'on enterra au lieu où elle avait succombé. Ayant cru reconnaître par les indications données dans la Saga que ce lieu se trouvait près de la cascade que forme le Potomac, près de Washington, ces jeunes érudits eurent la curiosité d'explorer l'endroit et furent assez heureux pour découvrir une pierre tombale que protégeait un rocher connu sous le nom de *Arrow-head*, tête de flèche, sur les parois de laquelle ils reconquirent une inscription runique de six lignes assez bien conservée pour être déchiffrée. Traduite en français, elle portait ce qui suit :

« Ici repose Syasi-la-Blonde, de l'Islande orientale, veuve de Koldr, sœur de Thorgr par son père... âgée de 25 ans. Que Dieu lui fasse grâce. »

Les découvreurs ne s'en tinrent pas là ; ils levèrent la pierre, creusèrent le sol et trouvèrent dans la cavité différents petits objets, entre autres deux pièces de monnaie du Bas-Empire, ainsi que des ossements qui, malheureusement, tombèrent en poussière au contact de l'air¹.

reserve Historical Society tracts, n° 9, 1872 et n° 33, 1876. Bien avant qu'il eût dévoilé cette supercherie, Daniel Wilson s'était spirituellement moqué de l'inscription de Grave Creek (*Prehistoric Man*, Cambridge, 1862, t. II, pp. 180-185).

1. C'est dans un numéro du mois de juin 1867 du *Washington Union* que parut l'article donnant cette histoire, article qui fut reproduit dans le *New York Weekly Tribune* d'où il passa dans nombre d'autres journaux. En France, il a été traduit et publié dans le feuillet formant la couverture du n° 423, année 1868, du *Tour du Monde*, ainsi que dans d'autres ouvrages, y compris l'universel Larousse.

Cette trouvaille fit quelque bruit et remplit de joie les dévots des traditions islandaises, qui y virent la confirmation de leur thèse sur l'extension vers le sud des navigations des Scandinaves. Cette découverte, s'écrie M. Gaffarel, prouve une fois de plus que les Northmans avaient poussé leurs expéditions jusqu'au Chesapeake¹. M. Gravier ne fut pas moins satisfait; la présence des Normands sur le Potomac est prouvée, écrit-il. La satisfaction de ce laborieux érudit fut toutefois troublée par le regret de n'avoir pu se procurer un exemplaire de la *Skalholt Saga*².

Malheureusement, ce grand succès des partisans des hypothèses de Rafn ne dura pas. Moins de deux ans après la fameuse découverte, une revue sérieuse, le *Historical Magazine* eut la cruauté de dévoiler qu'elle n'avait jamais eu lieu. La *Skalholt Saga* était un mythe, l'honorable Philipps Marsh ne l'avait pas trouvée, sir Thomas Murray ne l'avait pas traduite et ces deux personnages n'avaient jamais existé. Enfin les quatre découvreurs de la pierre runique n'avaient eux-mêmes vécu que dans l'imagination du mystificateur, qui s'appelait Conan et qui était un jeune avocat du barreau de Washington³.

XIX

LA PIERRE DU MINNESOTA

A quelques exceptions près, sans aucune importance, ces « preuves » archéologiques des voyages scandinaves en Amérique sont les seules qui aient été produites jusqu'à une époque récente. On a vu ce qu'elles valent; voyons ce que vaut celle dont on parle depuis l'année dernière : la pierre du Minnesota et son inscription runique.

Cette inscription est gravée sur une grosse pierre plate mesurant environ 80 centimètres de longueur sur 50 et pesant 230 livres. Elle aurait été trouvée, il y a une dizaine d'années, enfouie dans un îlot d'un grand marécage très boisé, situé à quelques kilomètres du village de

1. *Étude sur les rapports de l'Amérique et de l'Ancien Continent*. Paris, Thorin, 1869, in-8°, pp. 250-52. — *Histoire de la découverte de l'Amérique*, Paris, 2 vol. in-8, vol. I, pp. 329-330.

2. *Découverte de l'Amérique par les Normands au X^e siècle*. Rouen, 1874, petit in-4, p. 137-139.

3. La mystification fut dévoilée par le *Historical Magazine*, de New-York, n^{os} de mars et d'août 1869; par Daniel Wilson, dans le t. XII, 1878, du *Canadian Journal* et par le secrétaire perpétuel du Smithsonian Institution, Joseph Henry, dans son Rapport annuel pour 1873.

Kensington, dans l'État du Minnesota. L'inscription est assez régulièrement gravée sur les deux côtés de la pierre et comprend 62 mots. A l'époque de sa découverte, il paraît qu'elle n'attira guère l'attention ; mais, depuis, un Norvégien qui habite Ephraïm, dans le Wisconsin, état voisin, M. Haljar R. Haland, que l'on dit être versé dans la connaissance des antiquités scandinaves, ayant obtenu possession de la pierre, l'étudia et la produisit à la Société historique de Chicago, où elle piqua vivement la curiosité. D'après M. Haland, elle était entièrement sous terre quand on la trouva, et les racines d'un vieil arbre qu'on dut abattre et que l'on dit dater d'une cinquantaine d'années, l'enveloppaient de telle façon qu'il était impossible de la placer là de nos jours.

L'inscription serait en anciens caractères runiques, qu'on a traduits de manière suivante :

« Huits Goths et vingt-deux Norvégiens, en voyage d'exploration, venaient du Vineland à l'Ouest. Nous avons campé près de deux rochers, à une journée au Nord de cette pierre. Un jour, nous allâmes à la pêche. A notre retour, nous trouvâmes dix hommes morts, rouges de sang. A. V. M. [Ave Maria], protégez-nous. Nous avons dix hommes à la mer veillant sur notre bateau qui est à 41 journées de cette île. Année 1362. »

Si nous nous en rapportons à M. Haland, les caractères de cette longue inscription seraient de la date qu'elle porte, qui est d'une époque de transition, pendant laquelle on substituait aux caractères runiques les lettres de l'alphabet moderne, ce qui fait qu'il y a peu de documents de cette époque qui soient purement runiques ; ce serait là le cas pour cette inscription. On peut aisément imaginer, nous assure-t-on, comment ces trente Goths, ou Suédois, et Norvégiens, se seraient trouvés engagés dans cette aventure. Partis du Vineland, ils auraient pris le Saint-Laurent pour le remonter jusqu'aux premiers rapides, où dix d'entre eux seraient restés avec leur bateau. Continuant leur exploration, les vingt autres seraient arrivés jusqu'à Minnesota, où ils firent halte et formèrent un campement. Un jour, pendant que dix d'entre eux étaient à la pêche, les dix autres furent massacrés. Les survivants s'empressèrent de fuir ce lieu et se réfugièrent sur un îlot à une journée de là, où ils élevèrent une pierre avec une inscription commémorative de leur malheur et d'où ils durent repartir pour aller chercher leur bateau et les dix compagnons qu'ils avaient commis à sa garde. Comme on n'entendit jamais parler ni de ces derniers ni des autres, on doit supposer qu'ils périrent tous.

Cette histoire extraordinaire, qui s'accorde si peu avec tout ce que nous savons des voyages des Scandinaves au Vineland, n'a guère trouvé créance auprès de la plupart de ceux qui ont pu voir l'inscription elle-

même et l'étudier. Malgré tout ce qu'a dit à ce sujet, M. Haland, qui a vendu sa pierre à la Société historique du Minnesota, malgré l'opinion favorable à sa thèse que cette Société a exprimée, des juges compétents en cette matière ont vu les choses tout autrement et se sont prononcés contre l'authenticité de l'inscription. Le professeur G. O. Curme, de l'Université du Nord-Ouest, qui avait d'abord accepté les choses telles qu'on les présentait, est revenu sur son opinion et regarde maintenant l'inscription comme trop moderne pour dater du *xiv^e* siècle. M. George T. Flom, professeur de langues et de littératures scandinaves à l'Université de l'Illinois, qui a aussi étudié l'inscription, déclare que son examen philologique démontre qu'il y a là une fraude. Les mots dont elle se compose sont en grande partie empruntés au suédois et au norvégien moderne. On y a mêlé quelques expressions plus anciennes auxquelles l'auteur de l'inscription s'est efforcé de donner la forme archaïque en usage au *xiv^e* siècle, mais son incompetence l'a trahi. Le professeur Stårr W. Cutting et le D^r C. N. Gould, de l'Université de Chicago ont souscrit à ce jugement qui n'est pas, il semble, susceptible d'appel.

CONCLUSION

Ainsi, l'unique preuve archéologique du séjour des Scandinaves en Amérique, que l'on croyait enfin avoir obtenue, disparaît encore une fois et nous laisse en présence du seul témoignage des Sagas sur la découverte du Vineland. Ce témoignage, il est vrai, ne saurait être mis en doute ; il a tous les caractères de l'authenticité et de la sincérité, et on ne pourrait logiquement le récuser, sans récuser aussi ceux que portent un grand nombre d'autres documents ou écrits auxquels nous ajoutons foi. Mais si explicite que soit ce témoignage sur le fait même de la découverte du Vineland, il ne l'est pas du tout sur la situation de cette région et ne nous permet de faire à cet égard que des suppositions. Ces suppositions, toutefois, sont renfermées dans certaines limites dont on ne peut s'écarter. Nous pouvons admettre que les Scandinaves ont abordé au Labrador qui était à leur portée, et que ce soit à quelque partie de cette région qu'ils ont donné le nom de Vineland, bien que ce nom ne s'explique pas facilement, mais il n'y a pas une seule raison qui autorise à pire qu'ils se soient avancés jusqu'à la Nouvelle Angleterre et qu'ils aient tenté de former là, ou ailleurs, un établissement quelconque. Le fait est même tout à fait improbable.

Si c'est dans les limites des États-Unis que Leif bâtit sa maison ou son fortin, si c'est là que les Scandinaves séjournèrent pendant plusieurs

années et où ils se rendaient périodiquement, s'ils avaient créé dans cette région un centre d'activité assez important pour pouvoir rayonner jusque dans la vallée de l'Ohio, comme le ferait croire l'inscription de Grave-Creek, si elle était authentique, et jusque dans le Far-West, si la pierre du Minnesota avait la date qu'elle porte, on trouverait quelque part des vestiges de leur séjour. Ils auraient laissé dans les lieux où ils se seraient fixés quelques inscriptions, quelques restes de constructions ou tout au moins des sépultures. Il n'y a, cependant, aucune trace de rien de ce genre. Ils ne seraient pas allés non plus s'établir dans une contrée nouvelle et inhabitée, sans amener avec eux quelques-uns de ces animaux domestiques dont l'homme ne se sépare jamais en pareil cas et sans emporter des graines de plantes dont il connaît l'utilité. L'une des Sagas dit, d'ailleurs, qu'ils avaient amené avec eux des animaux de différentes espèces et en grand nombre. Après la disparition des colons, quelques-unes de ces espèces se seraient propagées et on les reconnaîtrait dans la faune et la flore actuelle, ce qui n'est pas le cas.

Si, comme quelques auteurs l'ont cru, les Scandinaves abandonnés ou oubliés au Vineland avaient fini par se fusionner avec certaines tribus indiennes dans lesquelles on s'imagine retrouver quelques-uns de leurs traits physiques, on retrouverait aussi chez ces derniers quelques mots de leur langue ; or, les analogies de ce genre qu'on a relevées sont puérides et ne peuvent être retenues. Il en est de même des caractères anthropologiques. Il n'y a pas d'Indiens dans l'Amérique du Nord dont la conformation physique rappelle celle des Scandinaves.

En résumé, on peut conclure sans hésitation que les preuves archéologiques, linguistiques et ethnographiques du séjour des Scandinaves en Amérique manquent complètement. Ils ont certainement découvert et visité à plusieurs reprises une contrée que les Sagas nomment Vineland, mais dont il est impossible aujourd'hui de déterminer la situation et qu'on ne peut, en tout cas, reconnaître dans la Nouvelle-Angleterre ou dans aucune région voisine.

A toutes les raisons qu'il y a pour écarter l'hypothèse que le Vineland doit être cherché dans l'une des régions tempérées de la côte orientale de l'Amérique du Nord, il faut en ajouter une qui semble concluante. C'est que les Scandinaves n'y sont pas restés et qu'ils n'ont même pas tenté sérieusement de le faire.

Le Grönland, qu'ils avaient exploré les premiers, et où ils avaient formé deux colonies qu'ils maintenaient à force de sacrifices et de privations, était la plus inhospitalière des terres. On y manquait de tout pour ainsi dire. Les objets de première nécessité y étaient rares et ceux pouvant faire l'objet d'échanges commerciaux étaient en très petit nombre.

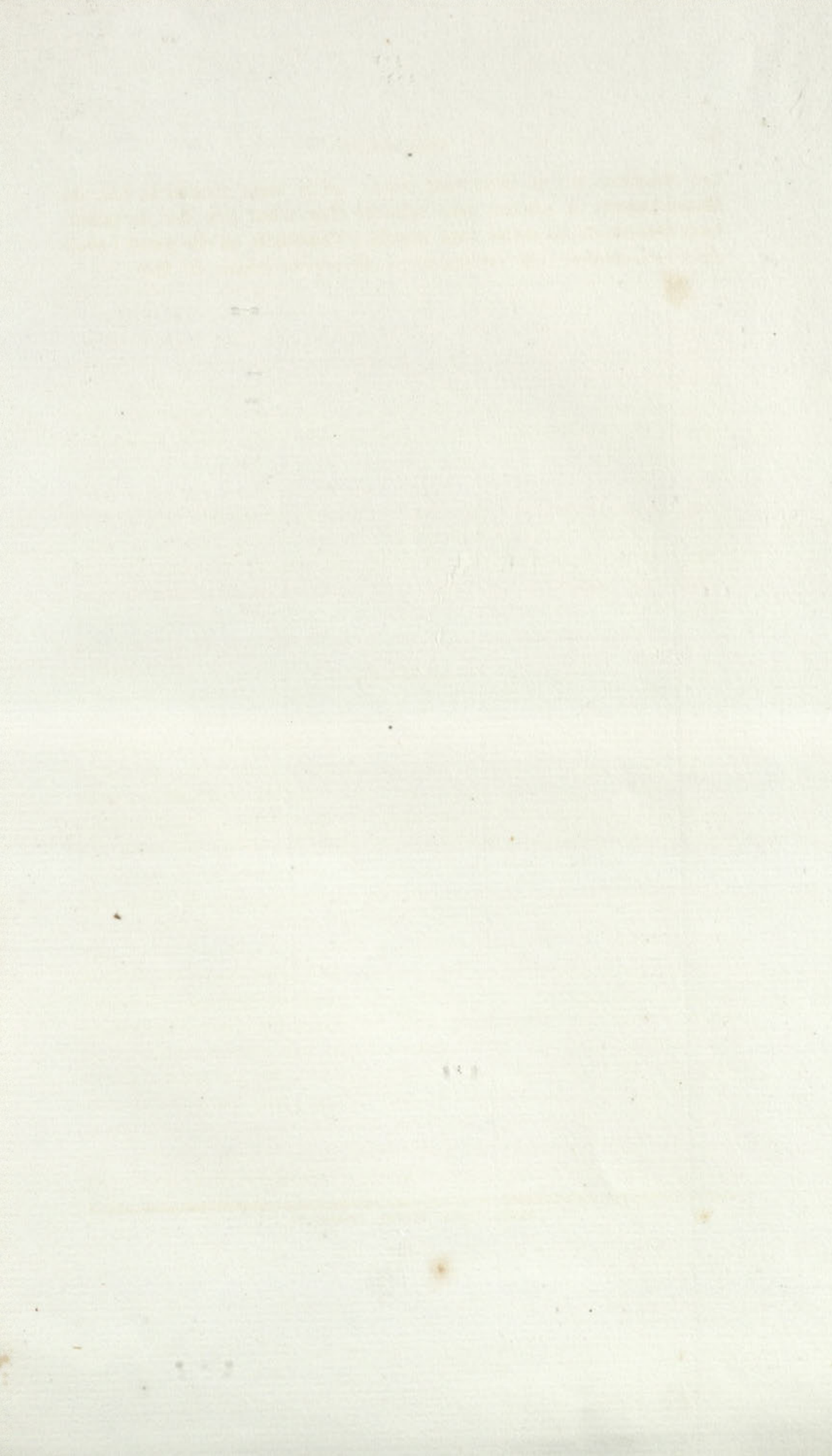
Les Scandinaves ne pouvaient y vivre qu'à la condition de se tenir en relation avec les ports voisins de l'Europe, par lesquels ils se ravitaillaient. Cela est si vrai, que du moment que ces relations cessèrent, ce qui devait nécessairement arriver, faute de raisons d'intérêt pour les maintenir, leurs colonies s'affaiblirent et finirent par disparaître complètement. On ne connaît même plus aujourd'hui où elles étaient situées.

Pourquoi ces intrépides navigateurs, qui avaient fait des efforts surhumains pour s'établir au Grönland et qui y menaient une existence pénible, n'abandonnèrent-ils pas ces lieux arides et glacés pour leur Vineland-le-Bon, avec lequel ils communiquaient si facilement, où des céréales croissaient sans culture, où le poisson était abondant et où des forêts d'admirables fûtaies étaient remplies d'animaux variés ? Est-ce la crainte des Skraelinger qui les aurait arrêtés ? Mais ils étaient plus nombreux, plus forts et plus belliqueux que les pèlerins anglais qui passèrent en Amérique au commencement du xvii^e siècle et qui eurent affaire avec des Peaux-Rouges autrement redoutables que les Esquimaux. Ce fait suffit pour montrer que le Vineland ne jouissait pas du climat avantageux qu'on lui attribue d'après les descriptions exagérées des Sagas et que, par conséquent, ce ne peut être dans la région tempérée qu'il devait se trouver.

Faut-il donc contester aux Scandinaves l'honneur d'avoir touché au continent américain avant Colomb ? Nous n'avons pas les éléments nécessaires pour trancher cette question ; on peut dire qu'il y a des motifs de croire que ces hardis navigateurs furent les premiers découvreurs du Nouveau-Monde, car, si on ne peut trouver aucune bonne raison pour avancer qu'ils sont descendus presque au Cap Cod, il n'y en a pas pour nier qu'ils ont pu aisément franchir la distance qui sépare le Grönland du Labrador et établir entre ces deux régions des communications plus ou moins suivies, semblables à celles dont parlent les Sagas. Le fait que nous n'avons d'autre preuve d'une telle navigation que ce que disent les Sagas ne suffit pas pour la mettre en doute et laisse quelque vraisemblance à l'hypothèse que les Scandinaves du Grönland furent les premiers Européens qui foulèrent le sol américain. Mais il ne faudrait pas exagérer l'importance du fait ainsi admis. La découverte des Scandinaves, quelles que soient les conditions dans lesquelles elle a pu se faire, n'eut, en effet, aucune influence sur l'histoire de la civilisation et ne tient aucune place dans la suite des événements par lesquels nous sommes graduellement arrivés à la connaissance du globe. Elle n'aurait point eu lieu que nous serions tout aussi avancés. Il est donc absurde de poser Leif ou Karlsefni en rival ou en précurseur de Colomb. Le découvreur de l'Amérique est celui qui mit les deux mondes en communication.

Les Scandinaves, en admettant même qu'ils aient franchi la baie du Massachusetts et pénétré dans celle de Hop, n'ont rien fait de pareil. Leur découverte est restée aussi inutile à l'humanité qu'elle paraît l'avoir été à eux-mêmes : elle est comme si elle n'avait jamais été faite.





18033

